

Le théâtre en Ontario français : l'espace investi

Jules Villemaire, *Une génération en scène*, Ottawa/Sudbury, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques / Prise de parole, 1992, 144 p.

Mariel O'Neill-Karch, *Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques*, Vanier, L'Interligne, 1992, 190 p.

Michel Ouellette, *Corbeaux en exil*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1992, 114 p.

Sylvie Bérard

Numéro 69, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérard, S. (1993). Compte rendu de [Le théâtre en Ontario français : l'espace investi / Jules Villemaire, *Une génération en scène*, Ottawa/Sudbury, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques / Prise de parole, 1992, 144 p. / Mariel O'Neill-Karch, *Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques*, Vanier, L'Interligne, 1992, 190 p. / Michel Ouellette, *Corbeaux en exil*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1992, 114 p.] *Lettres québécoises*, (69), 43–44.

Jules Villemaire, *Une génération en scène*, Ottawa/Sudbury, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques/Prise de parole, 1992, 144 p., 24,95 \$.

Mariel O'Neill-Karch, *Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques*, Vanier, L'Interligne, 1992, 190 p., 15 \$.

Michel Ouellette, *Corbeaux en exil*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1992, 114 p., 15 \$.



Le théâtre en Ontario français : l'espace investi

«Le théâtre en Ontario français est donc une entreprise ludique qui a trouvé son langage propre, celui de l'espace à investir de toute une culture.»

Mariel O'Neill-Karch

THÉÂTRE
Sylvie Bérard

DEPUIS VINGT ANS, toute une génération de créateurs et créatrices s'affaire à métamorphoser littéralement la configuration culturelle de l'Ontario français. Des troupes telles que Le Théâtre de la Vieille 17, Le Théâtre du Trillium (jadis Le Théâtre d'la Corvée), Vox Theatre (auparavant Le Théâtre du Cabano) et des individus tels que Brigitte Haentjens, Jean-Marc Dalpé, Robert Bellefeuille — pour ne nommer que les plus connus — ont contribué, côté théâtre, à ce processus artistique visant à une véritable autodétermination culturelle.

Des images et mille mots

Jules Villemaire s'est donné pour tâche d'immortaliser les représentations de soi et du monde construites par la jeune génération franco-ontarienne. Depuis vingt ans, il parcourt les scènes de l'Ontario français et y croque sur le vif les images d'une création en pleine ébullition. Ses photographies, assorties d'un commentaire de Marc Haentjens, ont été réunies en un album sous le titre *Une génération en scène*.

L'ouvrage ne touche pas que le théâtre, mais tous les arts de la scène. Les photographies sont présentées sous des rubriques portant sur l'apprentissage, les festivals, la musique, le théâtre, la poésie-spectacle, l'animation, le marché, les vedettes, etc. Le livre est bien conçu. Outre le texte de présentation, trois index facilitent la consultation (les planches, les spectacles, les personnes) et une table des matières permet le repérage des rubriques.

Ce qui fait à la fois la qualité et le défaut de l'ouvrage est qu'il se divise selon des rubriques aléatoires, en aucune manière chronologiques ou géographiques, dont la seule logique est de s'articuler autour de thèmes au début et de troupes ou de vedettes à la fin. Une telle présentation plaira à ceux et celles qui aiment bien musarder au hasard d'un album, mais elle en laissera d'autres sur leur faim, qui y chercheraient un aperçu historique du phénomène des arts de la scène en Ontario français. Pour avoir un aperçu exhaustif de la production théâtrale franco-ontarienne, on consultera plutôt *Le répertoire du théâtre franco-ontarien* (Brigitte Beaulne et al., Ottawa, Théâtre Action, 1988).

Le résultat ne manque pourtant pas d'intérêt si on le prend pour ce

qu'il est : un commentaire illustré ou plutôt l'illustration commentée d'un phénomène. Les textes de Marc Haentjens, s'ils ajoutent une fonction documentaire à l'ouvrage, «n'ont qu'une fonction secondaire et ne se veulent, pour une fois, qu'illustration de l'image» (p. 11). Les photographies sont souvent d'une qualité artistique certaine, mais, inévitablement, l'ouvrage dans son ensemble demeure schématique, voire à certains moments anecdotique. Cependant, d'une certaine manière, il joue un rôle synthétique non négligeable en proposant au public amateur de beaux livres les images les plus représentatives de son époque.

L'autonomisation d'une production culturelle

Le théâtre franco-ontarien, oscillant entre une peur de vivre et un bonheur d'exister, est bel et bien vivant; l'ouvrage qui précède en est une preuve éloquente. Le corpus est suffisamment bien constitué pour qu'il soit opportun de s'affairer dès à présent à tenter d'en saisir les lignes de force. L'ouvrage de Mariel O'Neill-Karch, *Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques*, se situe au-delà du panorama ou du répertoire, justement dans cette recherche de pistes pour l'appréhension d'un phénomène ayant joué un rôle si crucial «dans le passage d'une culture d'emprunt, faite de créations venues d'ailleurs, à une culture originale, composée d'œuvres d'ici, disant l'âme du peuple» (p. 17).

O'Neill-Karch extrait du répertoire certaines œuvres marquantes parues et produites depuis 1975 en Ontario français, pour leur appliquer des grilles contemporaines d'analyse. Sept pièces sont ainsi abordées : *Lavalléville*, *La parole et la loi*, *Strip*, *Nickel*, *Les Rogers*, *Les feluettes* et *Le chien*. Fait significatif : sauf *Les Feluettes* (Montréal, Leméac) toutes les œuvres traitées ont été publiées aux Éditions Prise de parole; plus qu'une mise en valeur artificielle de la part de la théoricienne, cela montre toute l'importance de cette maison dans l'édition du théâtre francophone en Ontario.

Regard sur les jeux dans l'espace

L'auteure aborde le théâtre comme une entreprise ludique. Le point central de son étude est l'espace, à tous ses niveaux de réalisation



MARIEL O'NEILL-KARCH

THÉÂTRE
FRANCO-
ONTARIEN

ESPACES
LUDIQUES

L'INTERLIGNE

(dramatique, scénique, scénographique, théâtral, etc.). La sémiotique théâtrale est la méthode privilégiée, avec des assises théoriques allant d'Ubersfeld, sur la lecture du texte, à Vigeant, sur la lecture du spectacle théâtral. C'est à la fois la représentation réelle et le texte qui sont considérés, mais de manière consciente, sans que l'une soit jamais confondue avec l'autre, sans que la première soit analysée en contamination par le second. L'analyse se conclut à la fois positivement et négativement. En effet, alors même qu'elle constate que le théâtre franco-ontarien se situe davantage du côté du bonheur d'exister que de celui de la peur de vivre, l'auteur, se fondant sur les «États généraux du théâtre franco-ontarien», n'en souligne pas moins la fragilité de cet état de grâce menacé constamment par les conditions concrètes de survie.

Chacune des observations, chacun des arguments sont bien documentés et la progression de l'étude est logique. Il faut toutefois déplorer un certain laisser-aller éditorial : *La lecture du spectacle théâtral* de Louise Vigeant devient *Lire le spectacle* (p. 103) et *Lectures du spectacle* (dans la bibliographie); les Éditions José Corti sont appelées Joseph Corti; la mention du lieu d'édition fait défaut dans toute la section «1. Ouvrages théoriques» de la bibliographie. Cela dit, la bibliographie n'en demeure pas moins utile en ce qu'elle réunit l'ensemble des ouvrages sur le théâtre franco-ontarien, de même que plusieurs sources pertinentes sur les œuvres à l'étude. Un index nominal facilite le repérage des personnes citées.

L'étude elle-même est fort bien menée. L'intérêt de la matière traitée dépasse largement le cadre des œuvres étudiées, aussi les travaux de

Mariel O'Neill-Karch s'avèreront-ils désormais une étape nécessaire pour qui s'intéresse tant au théâtre écrit et joué en Ontario français qu'à l'espace théâtral et à la lecture du théâtre. De concert avec l'auteur, souhaitons donc que cet ouvrage soit «le premier d'une série à étudier le théâtre franco-ontarien dont les résultats, d'une richesse qu'il ne reste qu'à explorer, permettent d'appliquer des grilles d'analyse modernes qui montrent que les pièces d'ici, malgré la pauvreté chronique des moyens, peuvent se mesurer au meilleur de ce qui se fait ailleurs» (p. 163).

Petites retraites et grands exils

Michel Ouellette est un jeune auteur franco-ontarien vivant à Toronto. La lecture de sa première pièce publiée, *Corbeaux en exil*, suffit à convaincre, s'il le fallait encore, des hauts standards de qualité caractérisant la nouvelle création dramaturgique en Ontario français. Son auteur sait s'approprier les préoccupations spatiales, si caractéristiques du théâtre franco-ontarien selon Mariel O'Neill-Karch, tout en construisant un univers qui lui est propre.

La pièce se déroule en quatre temps, selon l'ordre chronologique inverse : 1990, 1917, 1914, 1904. Quatre générations évoluent dans des temps et des lieux différents. Le représentant de la dernière de ces générations est en quête de son identité, et la finalité de cette quête passe par un retour aux sources spatio-temporelles. Le point d'arrivée marquera la résolution de la situation d'exil.

Corbeaux en exil est l'histoire d'une mère qui veut que son fils retrouve en son nom ses racines. Pierre — son fils qui se fait appeler Pete — est un traducteur qui veut cesser de traduire pour enfin dire. Il veut produire une fiction en remontant aux sources de la véritable histoire, mais très vite l'histoire de son ancêtre rattrape sa fiction. Le récit qui se (re)construit sous les yeux de l'auteur fictif est celui de son grand-père Simon Leblanc, qui s'est expatrié après avoir vendu sa terre à l'Anglais Murray, et qui est devenu un Simon White sans passé. White/Leblanc s'est ainsi retrouvé soldat dans un camp de prisonniers allemands du nord de l'Ontario où, pour un colonel, il tue des corbeaux qui ne sont autre chose que son passé (il n'est pas anodin que le même comédien joue le corbeau et le père naturel de White/Leblanc). Dans cette pièce, les apparences trompent, comme si souvent : les prisonniers sont en fait les geôliers, les grands espaces sont les véritables prisons, le réel fictif se mêle à la fiction réelle.

L'inclusion de l'élément symbolique que constitue le corbeau se fait de manière adroite et pas du tout naïve. L'écriture est très soignée et repose notamment sur une habile utilisation de différents niveaux de langue et de l'anglais. Les didascalies, elliptiques, sont suffisantes pour la saisie de l'espace. S'il ne s'agissait là d'un cliché, je serais tentée de dire que cette fiction théâtrale est si habilement écrite et construite qu'elle se lit *comme un roman*... La construction de l'œuvre contribue à soutenir l'intérêt alors même que la scène initiale, qui insère la fiction dans la recherche de l'auteur, sert à instaurer une distance critique nécessaire à une compréhension de l'ordre non pas simplement du privé mais du politique.

Car à travers et au-delà de l'exil personnel dont il est question ici, il faut percevoir celui de toute une collectivité. Voilà le récit de cet espace reconquis.



14,95 \$
120 pages

Les meilleurs textes du concours Millefeuille

XYZ éditeur

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 523-9401